

Le parc avec Maman

Maman et moi allions souvent au parc ensemble. Main dans la main, nous marchions vers la balançoire. La seule idée en tête était de nous amuser. Elle me poussait, pour que j'aie toujours plus haut, toujours plus haut pour que je puisse toucher le ciel.

Le soleil brillait ces jours-là. Presque aveuglant, il faisait partie de ces décors de bonheur habituels où Maman et moi aimions nous trouver. Il réchauffait notre peau. Il faisait briller nos yeux. Dans ces moments-là, j'étais heureux.

Quand le soleil se faisait trop ardent, nous nous asseyions sous un arbre. Maman disait que c'était un saule pleureur. Moi je ne l'ai jamais vu pleurer. Attendant que la chaleur du soleil retombe, je tressais ses longs cheveux. Ils étaient d'or, ils étaient beaux. Et sous ses cheveux dorés, comme à son habitude, Maman souriait.

Lorsque la température se faisait plus douce, nous partions nous promener. A travers l'herbe, à travers les fleurs, nous flânions à la recherche de beaux oiseaux. Dommage, il n'y avait que des corbeaux. J'étais terrifié, je ne voulais plus avancer ; j'avais peur de leurs croisements, de leur plumage ; et Maman me répétait « Courage ».

Je pensais alors qu'il ne pouvait rien arriver, que le soleil ne se coucherait jamais. Je tenais sa main ; j'étais bien.

Le soleil se fait plus rare depuis un certain temps. La pluie l'a remplacé ; Maman et moi n'allons plus au parc nous amuser. Je me sens seul, je m'ennuie ; Maman n'est plus la même depuis sa maladie.

Maman me manque ; elle ne se lève plus du lit. Lorsque je vais la voir, le sourire de sa bouche est le même que celui au parc ; mais ses yeux ne brillent plus. Quelquefois, je les vois briller, mais ce n'est pas le soleil qui les fait scintiller. Maman pleure. L'hôpital a remplacé le parc, le cancer a remplacé la joie. Elle a seulement trente-huit ans. Courage Maman.

Je regarde Maman, elle a l'air essoufflée, elle a l'air fatiguée pourtant elle n'a pas bougé. Je tiens sa main, je veux qu'elle se sente bien. Je ne veux pas qu'elle ait peur, je la rassure comme il faut, comme elle le faisait devant les corbeaux. Mais c'est moi qui ai peur, plus peur des oiseaux, j'ai peur pour Maman. J'ai peur de la mort ; j'ai peur de sa mort. Maman me dit que la mort fait partie de la vie, que nous ne sommes que de passage ; et Maman me dit « Courage ».

Je n'arrive pas à ne plus penser à ce parc, au soleil, à ses cheveux. Je n'y arrive pas. Je ne veux pas. A chaque fois que j'y pense les larmes inondent mes yeux, des poids tombent sur mon cœur. J'ai mal. Je souffre ; mais peut-être moins que Maman. Si un jour j'oublie ce parc, le soleil, ses cheveux, j'ai peur d'oublier le sourire de Maman. Je ne veux pas finir par oublier Maman.

L'hiver est arrivé, la pluie tombe toujours ; elle tombe comme sont tombées les feuilles l'automne dernier ; elle tombe comme sont tombés les cheveux de Maman. J'attends impatiemment que les beaux jours reviennent, pour retourner au parc avec Maman. J'attends impatiemment que Maman se sente mieux, pour retrouver son sourire. Courage Maman, rétablis-toi. Courage Maman, ne meurs pas. Mais son teint est de marbre et sa main de glace.

J'aimerais retourner au parc, retrouver le soleil ; il réchaufferait sa peau glacée.

J'aimerais retourner au parc, reprendre la main de Maman ; j'aimerais que revienne l'été.

J'aimerais qu'on y retourne ; qu'on retourne au parc et à la balançoire. Je voudrais que cette fois-ci on échange les rôles. Je pousserais Maman, pour qu'elle aille toujours plus haut. Toujours plus haut... mais sans jamais toucher le ciel.

Nombre de mots : 639